

CHAPITRE V  
BLENNORRAGIE AIGUE CHEZ LA FEMME

- I. — AVANT TOUT PROJET  
II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR  
III. — APRÈS LE MARIAGE

Entre la blennorragie de l'homme et de la femme, il y a cette différence, c'est que le premier en souffre horriblement pour l'ordinaire, tandis que l'autre peut s'en apercevoir à peine. C'est pour l'homme et par l'homme qu'a été inventé le mot *chaudepisse*, tout à fait inapplicable à l'autre sexe. Il est vrai qu'après cuissons et souffrances, la maladie a plutôt chez lui tendance spontanée à s'éteindre et à disparaître, privilège dont est loin de jouir la femme, chez laquelle le gonocoque trouve toujours à se cantonner et à progresser.

Quoi qu'il en soit, il est une chose incon-

testable, c'est qu'une femme peut avoir une blennorragie aiguë sans s'en douter; l'urétrite ne donne lieu qu'à très peu de symptômes subjectifs, à moins qu'elle ne se complique de cystite; la métrite débutante elle-même est peu remarquée en général. Quant à la vulvite et à la vaginite, elles passent plus difficilement inaperçues, mais elles sont loin d'exister dans tous les cas, car, ainsi que l'a fort bien dit Verchère, la blennorragie aiguë, généralisée, est plus fréquente chez les jeunes sujets, et particulièrement chez les novices; les femmes plus âgées ne présentent guère que des localisations.

Ces localisations, est-il besoin de l'ajouter, il faut les chercher. Nul n'hésite en voyant la goutte qui sourd du méat, le flot crémeux qui accompagne le doigt sortant du vagin, et les culs-de-sac hérissés de ces saillies saignantes que Thiry appelait *granulations*, pour en faire, bien à tort, le substratum anatomique de la blennorragie. C'est là diagnostic d'élève; mais à défaut de tels signes, on devra

fouiller toutes les anfractuosités des muqueuses. Les follicules qui entourent l'urètre, les glandes vulvaires, celles du col utérin sont des retraites qui ne livrent pas facilement leur contenu.

J'en dirai autant de l'anüs et du rectum, bien plus souvent atteints qu'on ne le suppose. Telle est du moins la conviction que je me suis faite depuis plusieurs années par l'observation des femmes vénériennes de Saint-Lazare. Je crois que beaucoup de médecins, comme je le fis moi-même jadis, ne remarquent pas ces lésions, ou les interprètent à tort différemment. Sans parler de la sodomie, vice si fréquent, il suffit du reste de suivre le cheminement naturel des sécrétions vulvo-vaginales dans le décubitus dorsal pour comprendre avec quelle facilité l'orifice anal qui en est incessamment baigné, s'offre à la contagion. On ne devra donc jamais en omettre l'examen. S'il existe un condylome rosé et mou, d'une mollesse très particulière, cachant une petite fissure, et si

l'on constate la goutte blanche intra-sphinctérienne, il y a déjà de grandes présomptions; l'ensemble de ces trois signes est assez caractéristique; mais pour dissiper toute lueur de doute, c'est au microscope, argument suprême, qu'il faut recourir.

Aucun autre moyen ne saurait nous mettre en garde contre le risque d'interprétations hasardées, offensantes ou naïves.

Telle est d'ailleurs la conduite à tenir en face de tout écoulement douteux, notamment de ceux qui accompagnent certaines inflammations de la vulve et du vagin d'un diagnostic tout à fait irréalisable à l'œil nu.

Une jeune fille de bon monde vint, un jour, me consulter peu après l'époque de ses fiançailles. Elle avait été prise tout d'un coup d'un catarrhe très douloureux de la vulve, bientôt propagé au vagin; l'orifice hyménéal donnait passage à un exsudat blanc jaunâtre, et les nymphes elles-mêmes en étaient couvertes; l'idée d'un catarrhe vénérien se présentait tout d'abord à l'esprit. Mais à l'objectif

on apercevait une nuée de gros bâtonnets ; tout soupçon de blennorragie était ainsi écarté, et j'ajouterai incidemment que le seul mode étiologique que j'aie pu incriminer fut la souillure par le contact des cabinets d'un grand magasin que fréquentait journellement ma jeune cliente pour les achats de son trousseau.

Il va de soi que cette contagion aurait pu tout aussi bien s'exercer par l'agent propagateur de la blennorragie, il n'est du moins pas illogique de le supposer. Si rares qu'elles soient, exceptionnelles même, le praticien doit être fixé sur la possibilité, la réalité de ces infections accidentelles, et se dire qu'il peut avoir à compter avec la *blennorragia insontium*. On connaît l'histoire de petites épidémies locales développées et entretenues chez des fillettes par des piscines ou des baignoires mal nettoyées (Suchard, Skutsche).

On trouvera plus loin, dans le cours de ce chapitre, la relation d'accidents de ce genre dont j'ai été témoin, et les observations ne

manquent pas de *transmissions médiatees* au moyen d'instruments ou de récipients communs. A vrai dire, ces faits doivent être examinés avec quelque sévérité, et je crois, notamment avec Welander et Piringer, que le pus de la gonorrhée desséché sur des linges, chemises, serviettes, mouchoirs, peut être difficilement ramené à la virulence. Elle se conserve au contraire dans les éponges comme dans tous les milieux humides, tels que les canules de seringues, les cuvettes, et il n'est pas douteux qu'avec la multiplication incessante des water-closets, dans les rues, les wagons et tous les établissements, imposée par le confort moderne, nous ne soyons plus exposés que jadis à rencontrer des cas de ce genre. La conclusion est qu'il faut y songer pour éviter de porter des jugements injustes et ne point accabler des innocentes.

Il est une question sur laquelle l'opinion est assez mal établie, celle de savoir quelle influence exerce la blennorragie sur l'érotisme

féminin. Martineau le tient pour exagéré, Rollet, pour attédi, et le fait est qu'il est difficile d'être bien renseigné sur ce point délicat. Une de mes malades, qui a bien voulu se livrer à une petite enquête, fut à peine plus heureuse que moi, car, dit-elle, on se méfie du médecin, on le trompe si on peut, mais de femme à femme, c'est encore pis. Voici cependant le résultat de ses investigations. « Oui, en général, la blennorragie cause une excitation, dans les premiers temps, lorsque celle-ci est à l'état aigu, alors qu'il y a démangeaison ; donc, selon le plus ou moins de force de la maladie, la femme désire l'homme, et en reçoit du plaisir plus facilement qu'à l'état sain, mais il y a des nuances et des exceptions. Chez les *accidentelles*, cette maladie cause un tel chagrin, elles ont si grande terreur de communiquer leur mal à l'ami, au mari, que les sensations agréables sont presque annihilées, tandis que chez les autres, chez celles qui s'en moquent, il y a réellement recrudescence de désir et facilité

de jouissance. Une vieille professionnelle se donnait comme étant d'un tempérament très froid, excepté seulement au moment d'une blennorragie, parce que, disait-elle, « ça la chatouillait », et elle se souvenait que, vingt ans auparavant, quand elle était soignée à Lourcine, toutes ou presque toutes les femmes atteintes de blennorragie « s'amusaient » entre elles, et étaient continuellement dans un état d'excitation très grand. Il est vrai que, prises sur le fait par une surveillante, elles niaient énergiquement ; mais on doit savoir que le plus grand affront qu'une femme pourrait se faire à elle-même serait d'avouer à quelqu'un considéré comme honnête qu'elle est capable d'éprouver quelque chose ; il y a là un point d'honneur. Ces données, ajoute ma correspondante, sont en contradiction avec mon observation personnelle ; car il ne m'est resté que le souvenir très net d'un grand dégoût pour moi-même et le sentiment, vis-à-vis des gens que je jugeais sains, d'une infériorité qui m'attristait beaucoup. Tout cela est loin des

idées sensuelles, mais puisque ce que j'ai ressenti, moi, ne l'est pas par toutes les femmes, j'en conclus que, comme toujours, il faut compter beaucoup avec le caractère, avec le moral et avec certaines idées du sens ou du non-sens moral de chacune. »

I. — AVANT TOUT PROJET.

Qui dit blennorragie aiguë suppose cohabitation récente. La femme non mariée qui en est atteinte est soit une tributaire consciente de l'amour libre, professionnelle ou accidentelle, soit une victime du viol ou de la séduction.

Qu'une telle malade vienne nous demander si elle peut nourrir des projets de mariage, le cas est possible à la rigueur, mais fort improbable. Plus souvent, il arrive qu'une fille de mœurs légères, désireuse ou trouvant l'occasion de faire une fin, nous consulte pour des pertes blanches, et que nous y reconnaissons les caractères de l'écoulement blennorra-

gique, mais presque jamais à l'état aigu.

La vraie blennorragie aiguë, avec complication de vaginite, rougeur des muqueuses tuméscées, souffrance et fièvre locale, nous l'observons surtout chez la débutante inexpérimentée, incapable ou négligente des soins et de l'hygiène la plus élémentaire, ou s'y refusant à cause de l'extrême sensibilité des parties. Le moindre attouchement est douloureux : le bec d'un instrument ou le doigt ne pénètre qu'avec une grande difficulté au delà du vestibule. Celle-là ne songe guère au mariage. Il peut se faire cependant qu'une union soit désirée ou projetée pour réparer ou pour dissimuler une faute. Nous aurons alors à nous prononcer sur l'urgence du traitement, sa nature, sa durée. Mais en pareil cas la médecine passe toujours au second plan, les convenances des intéressés et les circonstances dominant tout.

Si l'aventure a été suivie de conception, la thérapeutique comporte de particuliers ménagements, et si, lorsque nous sommes appelés